L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : 73 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 16 NOVEMBRE 1890.

# BULLETIN ARTISTIQUE

V

ROBERT LE DIABLE — *Mlle Markisi — M. Morvil — LA MASCOTTE — MM. Villars, Poirier, Coutellier — La critique — Ce que signifie ce mot dire — Les soirées supplémentaires ; une faute — Un article devenu rare — Le fameux bruit de Landerneau — Un quatuor se faisant quintette — Le secret de Polichinelle — Mystère inutile et maladroit surtout — Le droit de la presse — Engagement de M. Cossira — Son passé — Chanteur de bon cri, tout au moins — Ses antécédents — Adjonction ou élimination — RIGOLETTO — La pièce et les artistes — Les spectacles.*

A parler algébriquement je veux dire, lecteur, que je me trouve quelque peu en présence d'un X, de l'inconnue enfin. Dans plusieurs articles l'avais écrit que des bruits se faisaient dans Landerneau; mais je n'étais en possession d'aucun fait assez précis pour le communiquer au public. Je avais seulement que le câble était en mouvement et qu'on correspondait avec un agent théâtral parisien quelconque, afin d'élever à un quintette le quatuor des ténors de l'Opéra. Je n'en avais en aucun avis officiel, c'est-à-dire de la source dont je devais naturellement l'attendre ; mais en réalité la chose était devenue le secret de polichinelle, comme on le chantait avant-hier dans la *Mascotte*. En fait de noms, le silence était mieux observé pourtant.

Un seul m'avait été donné, celui d'un M. Dupeyron, mais j'étais édifié à ce sujet ; ma conviction était que celui-là n'était pas, ne pouvait pas être l'objectif du moment.

Je sais, je l'avoue, fort peu curieux de ma nature ; je n'aurais donc point fait, je vous l'affirme, une moitié de pas pour me mettre au courant de l'affaire ; les détails qui m'en ont été donnés, sont venus, à coup sûr, sans être sollicités, ni directement, ni indirectement, Dieu m'en garde ! Seulement je pensais en mon gîte—car que faire en un gîte ? a dit La Fontaine. Or j'estimais et j'estime encore que tout ce mystère était absolument hors de place, d'un goût douteux aussi. Quand il s'agit d'un sas, d'un incident d'intérêt général, et je suppose que l'engagement d'un premier sujet de notre scène lyrique se doit ranger en cette catégorie—il me paraît que la presse doit être informée avant tous, et lorsque je dis tous, je ne fais aucune exception. Un tel genre de primeur lui revient de droit, ce me semble ; l'usage en prévaut depuis si longtemps qu'il a vraiment acquis l'autorité d'une règle. Du reste, c'est là une proposition qui n'a besoin d'aucune démonstration.

Il n'en a pas été ainsi cette fois et Dieu sait que je ne veux pas en venir ici aux récriminations ; et je désire seulement constater cet écart d'une règle incontestablement établie. Donc aucune communication à la presse.

Le hasard m'avait bien mis au courant de l'engagement qui vient d'être contracté à Paris ; néanmoins la vérité est que la nouvelle officielle n'en est arrivée au public et à la presse—coup double—que jeudi par l'intermédiaire de M. Séguier, qui, dans le dernier entr'acte du *Trouvère*, l'a transmise à l'auditoire.

Pour moi, cette annonce n'était donc plus qu'une confirmation. Seulement, et pour en revenir à mon commencement, je déclare qu'ici encore une sorte de mystère se pourrait et que je suis en présence d'un X, ce qui, d'ailleurs, est de médiocre importance dans l'espèce.

Je sais bien que M. Cossira est engagé; qu'il sera ici aujourd'hui même, selon toutes probabilités, mais j'ignore la portée précise de cet engagement. S'agit-il d'une élimination ou d'une simple adjonction ?

Est-ce la l'exécution sommaire du quoy'artiste, ou bien est-ce un heureux renfort venant au répertoire ? X, l'inconnue.

Si, comme je l'espère et le crois, nous sommes en présence d'une adjonction, qui est le terrain que va partager, ou occuper seul le nouveau venu ? Nous le saurons bientôt ; une ou deux soirées nous suffiront pour être fixés à cet égard. Quoi qu'il en soit, il faut tenir compte, et grand compte aussi, à la direction du nouveau sujet auquel elle vient de consentir. Sacrifice lourd pécuniairement parlant, cela se devine sans peine.

J'ai déjà eu plusieurs occasions de l'écrire, au début de la saison actuelle : on a rendu un fort triste service à l'administration, en tympanisant le public de lounages trop enflées à l'endroit de divers artistes. On ne retombera point dans la même erreur au sujet de M. Cossira, je veux le penser, et on laissera les choses suivre leur cours naturel. Cela, croyez-le bien, est infiniment plus politique, plus efficace. Ce que nous apprennent les annales lyriques, est d'ailleurs, tout en faveur du ténor maintenant aux portes de la Nouvelle-Orléans.

M. Cossira, vous l'avez la comme moi sans doute, est de Bordeaux, et vous ne l'ignorez point, c'est là un bon cité pour ses voix, comme pour les vins. En suivant la carrière du chanteur, nous le trouvons à Anvers, à Bruxelles, à Lyon, à l'Opéra Comique de Paris—direction Carvalho—où il paraît une seule fois, dans le *Richard Cœur de lion*, de Grétry ; de là il passe à l'Opéra, où il débute le 2 juillet 1888, dans *la Favorite* (j'ai comme le pressentiment que c'est lui qui donnant pour début *les Huguenots*). En cette même année, sur la même scène, débutait aussi et se faisait remarquer, ainsi que M. Cossira, une ex pensionnaire de notre théâtre, Mme Leavington, dans le rôle de Fidès, du *Prophète*.

M. Cossira (Fernand) obtint du succès à côté d'une illustration du chant : Mme Richard, qui chantait le rôle de Léonore. Puis il paraît dans *Lucie*, dans l'*Africaine*, dans *Aïda* et, en quittant l'Opéra, il y laisse de fort honorables souvenirs.

En province, M. Cossira a tenu aussi le rôle d'Eléazar et y a produit vive impression, me dit-on. Je le comprends aisément. Dans la grande œuvre d'Halévy, il est, tout au moins, deux pages faites pour passionner et mettre en lumière un chanteur véritable : *La Pâque* et l'impérissable andante : *Rachel, quand du Seigneur la grâce tutélaire*. Là, un immense horizon s'ouvre à lui ; là, il peut verser toute son âme.

Ces antécédents que je rappelle ici brièvement, sont de ceux qui commandent la confiance, et c'est en effet avec confiance que j'attends la première soirée de nouveau ténor, sans me préoccuper en rien des racontars qui déjà circulent—pour et contre à son sujet—et bien décidé—comme toujours d'ailleurs—à ne former une opinion que sur ce que j'aurai entendu, j'aurai vu, quels que soient les antécédents, quels que soient les jugements rendus, et d'où qu'ils émanent.

Donc, le second mois s'ouvre avec sa nouveauté d'un intérêt redoublé et le répertoire va, sans doute, se dérouler avec plus de rapidité encore.

Sa marche gagnerait beaucoup à la suppression des soirées supplémentaires, qui menacent de devenir une non valeur et qui, si elles se continuaient, relentiraient la mise au point des nouveautés projetées ; entre-croiseraient les études et porteraient infailliblement atteinte à l'exécution des ouvrages ; non seulement parce que le temps serait insuffisant pour tout travail sérieux—orchestre et chant—mais aussi parce que les voix seraient bientôt surmenées.

Oui, cet essai de soirées accumulées, en présence d'un public restreint, a été fait cent fois et ces écoles là devraient suffire. Il faudrait à un ensemble de vie leurs hors ligne que nous ne possédons pas ; un répertoire tout autre que celui dont dispose la scène lyrique pour rendre fructueuses pareille entreprise. Dans l'état actuel, le bilan forcément le niveau artistique, cela est patent déjà ; elle amène la lassitude, elle blase ; cela aussi est une moins évident et le serait bien plus encore, si l'on y persistait.

Croyez-le, ce mare tout bénéfice de reprendre le cours accoutumé des choses, si l'on ne veut pas faire des écoles qui seraient sûrement très coûteuses. Ces détails administratifs, cette distribution du travail sont d'une importance sérieuse ; telle troupe acceptable peut ce qu'elle a de prix par une maladresse dans la répartition des forces. Et, rigle dont il ne faut point se départir au théâtre : laisser au vrai public, à lui seul, le soin de classer les sujets ; se garder de tout divertissement ; jamais ne pas tendre à imposer celui-ci dans la pénombre, à provoquer le silence autour de lui ; au contraire, à mener grand bruit, d'aller jusqu'au faux ; mettre de côté nature, même que la disposition du talent ne jouissent—seulement cette indépendance de traitement.

Chaque artiste—fut-ce le plus pâtre—a ses partisans ; vous en avez la démonstration constante ; démonstration n'opérant par des bravos, des bis, des quasi-dithyrambes, aussi, lancés parfois à l'adresse de médiocrités que ces pétards de louanges doivent étonner elles-mêmes—*in petto* du moins.—Donc pourquoi s'aliéner ces partisans—de bonne foi ou de parti pris ? D'autant plus qu'en dernière analyse, c'est le parterre qui demeure toujours maître du terrain, et toujours les diverses personnalités finissent par être mises à leurs places. Comme l'eau, le talent trouve son niveau. Loi physique, loi morale.

Les potins—on sait que le théâtre en est la source féconde—allaient leur train ces derniers jours ; on parlait d'exécutions prochaines ; d'artistes qui tôt seraient congédiés. Et à ce propos, de curieuses observations à prendre sur le vif ; des quasi manifestants, s'étant livrés à une saute qu'envierait le vent-lui même et brûlant aujourd'hui ce qu'ils avaient adoré hier. Si bien que tel qui avait tout à l'heure attaqué, mais avec réserve, au sujet on un autre, se retournait maintenant contre des attaques vraiment exagérées et venues des adulateurs de la veille. Volte face complète.

Le renvoi d'un artiste, dans les conditions de l'Opéra de la Nouvelle-Orléans, est invariablement un fait de haute gravité ; là s'élève une question de droit d'une solution beaucoup plus malaisée que d'aucuns ne le croient.

Donc ces potins-là n'étaient que potins et, Dieu merci ! nulle friction n'a eu lieu. C'est de la sagesse.

J'ai dit, l'autre jour, au sortir de la représentation de *Robert le Diable*, que la soirée avait été bon ne pour Mlle Martini et M. Merrit. J'aime à noter encore le fait dans le présent bulletin.

L'une, chez laquelle on peut être certain de toujours rencontrer une grande conscience artistique, un riche tempérament, des effets spontanés, des élans, a mieux encore tracé les lignes rentrées et les lignes accentuées, vigoureuses du rôle d'Alice. L'autre a été mieux maître des ressources vocales qui sont en lui et au commencement de dégel s'est fait dans ce jeu, dans ce chant, que le bon accueil du public devrait cependant décider à se plus émanciper.

Toujours ce sentiment qui s'indique, mais ne revêt pas assez d'extériorité et arrête les colorations à peine ébauchées. Je le répète néanmoins, il y a progrès marqué et le compte bien, à une date prochaine, me trouver enfin en présence d'un pensreux révolté. Or vous savez ce dont celui-là est capable.

La reprise de *la Mascotte*, dimanche dernier n'avait pas épuisé le rire ; il en restait et même beaucoup, pour la seconde, avant hier.

Il s'épanouissait, il sonnait même, et souvent très haut, sur toutes les lèvres, à tous les étages, par malheur fort pauvrement garnis.

Je ne change rien à ce que j'ai dit de la façon dont est joué cet ouvrage, aussi quand même ; éloges et réserves demeurent aujourd'hui ce qu'ils étaient dans ma précédente revue ; sauf cette restriction que M. Villars s'est montré plus sobre, et, par conséquent, a mieux tenu dans la charge de Rocco.

Quant à MM. Poirier et Coutellier, ils sont décidément à côté, ou plutôt loin de leurs rôles, j'y insiste. D'un bout à l'autre ils sont faux, mais désespérément faux dans leurs personnages.

Du diable, si l'un est le berger qui éveille l'appétit ou les appétits de Fiametta ; et si l'autre frise un seul effet comique. Deux contresens parallèles et persistants.

Qui rit est désarmé, dit-on. C'est pourquoi sans doute le bon public se pame encore, même quand M. Homerville, montrant la collerette ruchée dont tout à l'heure il était coiffé, lance ces mots anglais dont il vient de faire l'acquisition : *Where did you buy that lace ?* Il pourtant cherché encore et encore où pouvait bien sonner l'esprit dans ce sextuor de mots, mais je confesse que la recherche m'a été vaine ; j'ai fait buisson creux.

Mais que voulez-vous ? l'amusant comédien a une telle façon de dire les choses ; physionomie et accent se mettent, chez lui, si bien au bon diapason pour la gonaillerie, qu'il sait donner une partie comique, même à ce qui n'en a point.

J'éprouve je ne sais quelle quotidiane, quelle satisfaction en présence d'un artiste tel que celui-là, nourri, vieilli dans le sérail du théâtre — ceci soit dit bien entendu sans aucune intention maligne et seulement comme renouvoir de Voltaire—Oui, vétéran de la scène, et qui pourtant reste d'une bonhomie parfaite : garde je ne sais quelle modération, ou plutôt quelle modestie dans son jeu et multiplie les effets sans les étiqueter, sans jamais essayer d'user, d'encombrer la scène. Il n'en pas, si j'en juge bien, de ces sujets, ratés de la rampe, comme vous et moi en connaissons ou en avons connu, qui se crocherait obligés de se courber même pour passer sous des arcs de triomphe.

Oui, en vérité, les personnalités qui ont cette dignité de la modestie—car la modestie a la sienne—valent au critique de quasi compensations. Malheureux critique auquel on en vent de toutes les louanges qu'il ne gaspille pas et à qui on jète si rarement compte de celles qu'il distribue même trop libéralement. Et il en sera toujours ainsi pour ce forçat de lettres, auquel on voudrait river le boulet de la louange perpétuelle.

Qu'il n'agisse du livre, qu'il n'agisse du théâtre, que de fois il est condamné au genre ennuyeux—l'impardonnable entre tous.—Il cache ses défaillances irrésistibles pourtant, il se tait en bon dévétiée et voila que—compositeur, acteur, ou chanteur, que sais-je encore ?—lui en veulent de cette admirable charitable, angélique même et se s'expliquent point que ce silence est une indulgence, un pardon.

Mais qu'y faire ? Le mieux est de ne s'en point irriter—la colère annihilant tout sens d'appréciation—d'en sourire et de passer son chemin.

Et maintenant que j'en ai fini avec ces brouillées auxquelles je me suis arrêté une minute, reprenons la droite ligne—car la représentation de *Faust*, avec distribution remaniée, m'a aussi attiré, et arrivons à *Rigoletto*. Vieillir est une fort vilaine chose, cher lecteur, on peine toujours de se sentir rouler à l'oméga, quand on voudrait tant remonter à l'alpha ou plâne à d'autres lettres intermédiaires de l'alphabet de la vie.

Or on a dit, on répète que le fait de rappeler le passé au détriment du présent est l'un des symptômes de ce mal de vieillesse qu'on sait incurable, en dépit de M. Sequard.

Eh bien, au risque de trop exposer cette infirmité, je tiens à placer ici quelques mots qui pourront être condamnés, mais qui néanmoins me sont dictés par une sincérité profonde.

Nul n'admire plus que moi les choses et les hommes de notre époque—les "fin de siècle" exceptés, par exemple—mais j'ai beau faire—une pensée me revient et revient souvent, c'est que, comme les rois, les génies n'en vont. Certes les talents—et de très beaux—ne manquent pas ; ils sont même nombreux, au point de décourager quelque peu ceux qui s'engagent dans une carrière quelconque.

Mais interrogez la carte du monde, et dites-moi, s'il vous plaît, où le génie ? Il semble que Victor Hugo en ait formé la pléiade, qui fut si éblouissante dans la première partie du dix-neuvième siècle, en France, et un peu partout. Ici je parle de l'art, car en matière de science, de science appliquée à la praticulture, il est certainement des individualités d'une incontestable puissance géniale et qui donnent une suprématie à notre siècle.

Mais dans la ligne littéraire, artistique les stalles de notre panthéon sont bien vides. Si je prends, par exemple, le drame lyrique, je me demande où sont actuellement les successeurs de Mozart, de Gluck, des Beethoven, des Rossini, des Meyerbeer.

Je vois bien des hommes d'une immense valeur, chez lesquels les traits de génie flamboient ici et là, mais, je le répète, où donc le génie s'affirmant en notre dans son œuvre entier ? Je cherche et ne le découvre-pas.

Sur notre route bien des éclairs illuminent périodiquement l'espace, mais de lumière continue point, ce me semble.

Parmi ceux qui sans être des génies, absolument parlant, et qui cependant ont des éclairs de ce génie, je place Verdi, et dans son œuvre, *Rigoletto* me paraît en être l'une des plus sûres manifestations.

Et cependant—qui donc en dira le pourquoi ?—cette partition n'est point de celles qui passionnent le public, et si nous en arrivions aux chiffres, nous verrions que partout l'ouvrage est d'un très piètre rapport pour les directions théâtrales.

Les beautés y abondent pourtant, et nulle autre part peut-être, Verdi n'est plus d'élévation, plus d'envergure dans sa conception, dans sa création du drame lyrique.

Il a déployé la connaissance et sentiment de l'orchestre, de ses combinaisons, de ses timbres, et cette fécondité de mélodies qui ne chantent point seulement à l'italienne, mais disent ce qu'elles veulent dire.

Son premier librettiste, l'italien Piave—traduit bientôt par Edouard Duprez—s'inspira de l'un des chefs d'œuvre de Victor Hugo, et cette inspiration gagnant le maître, Verdi a écrit sur cette donnée du *Roi s'amuse* des pages qui se placent parmi quelques que soient les éveillées du drame lyrique.

La partition est trop connue pour qu'il soit besoin d'entrer dans une analyse thématique des morceaux qui la composent.

Qu'il suffise de citer encore aujourd'hui, après tant d'autres, la ballade du premier acte, le duo de Rigoletto et de Sparafucile ; l'entrée du bouffon au troisième acte ; sa tragique apostrophe aux courtisans, mêlée de larmes et d'imprécations ; le duo entre lui et Gilda et la superbe, l'inoubliable strette qui le conclut ; vraie marseillaise de la vengeance paternelle.

Puis l'alerte et adorable chanson du quatrième acte—délicieuse illustration de l'impertinence gravée par François Ier sur son vitrail de Chambord ; l'inimitable quatuor et enfin cette rafale symphonique, à bouches demi-closes, avec laquelle vient faire contraste le retour de la chanson : *Comme la plume au vent !* qui cette fois ajoute encore au tragique de la situation, l'une des plus intenses, des plus puissantes que je connaisse au théâtre de toutes époques.

Voilà certainement des admirations du génie et je ne crois pas être de parti-pris, en écrivant que de telles pages ne sont pas très fréquentes dans les œuvres de l'heure actuelle.

C'est cette partition si chaude, si diverse qui vient d'être reprise à notre Opéra.

J'y attendais M. Cesto, et non sans confiance, et je n'hésite pas à le dire, cette confiance n'a pas été déçue.

Au théâtre on ne procède point seulement par bloc, si je puis ainsi dire. Il faut aussi, il faut surtout s'occuper, se préoccuper des détails. La ligne d'abord, la ligne vigoureusement tracée, soit ; mais cela fait, reste le soucl des contours, reste le soin des estompes, de ce dernier coup de pouce qui fond, qui harmonise le tout.

Parfois M. Cesto se contente de ce premier jeté, et l'effet qu'il en tire lui suffit ; le public est conquis, le but est atteint.

Ici il ne s'est pas payé de cette seule monnaie, et depuis son entrée en scène jusqu'à l'écrasement de Tribouletz, de Rigoletto, vous le dire, il a voulu faire plus seulement ressemblant, mais complet.

Dans ce terrible rôle de Rigoletto où Verdi pousse son baryton aux plus hautes sommets—comme est poussée l'action elle-même—M. Cesto ne néglige rien ; il a fouillé son personnage, et, chant et jeu, il lui a donné ligne et coloris.

Sarcasme, dérisi, amertume, imprécations, tendresse, larmes, fureurs, désespoir, rien n'a été omis ; et dans ces gammes diverses il a trouvé nombre d'étiles. On sent que le personnage s'empare de lui, qu'il le joue avec amour, avec conviction, et il y arrive souvent à un pathétique vrai, poignant.

Sans doute la fougue de son tempérament l'emporte, et alors perce le défaut d'une qualité.

Peut-être alors dépasse-t-il quelque peu la limite, mais l'élan est en vérité, bien pardonnable, en raison de l'impression, de l'émotion qu'il cause.

Et puis, il faut le dire ? ce soir là surtout M. Cesto semblait porter presque seul le poids de l'ouvrage.

Je ne sais quelle froideur paraissait le circonvenir ; il semblait s'agiter, se multiplier pour faire monter la température autour de lui.

Je comprends ces surexcitations chez un artiste, et ce ne sont pas elles qui m'empêcheraient de reconnaître que cette première soirée de *Rigoletto* lui a fait beaucoup d'honneur.

A la seconde j'espère que Mme Patel-Bernard, qui a prouvé une fois de plus qu'elle connaît le chant, rompra la glace et s'animera davantage dans ce personnage de Gilda, si profondément rêveur.

M. Bovet n'avait pas chanté sans style la coquette ballade du premier acte, mais le duo du second n'a pas été aussi heureux. Il est là des montées qui ne sont pas suffisamment graduées ; le lié manquait parfois au chant ; trop de saccades, trop de nervosité.

Le duo du second acte, d'un caractère si étrange, si bien trouvé, a mis une fois de plus en relief la belle voix de M. Chavaroche.

L'artiste a confiance dans ses cordes, jeunes encore, solides, qui ont étendue et volume ; pourtant que cette confiance ne le pousse pas trop à des poussées ou à des tenues dangereuses ; la voix court alors le risque de fléchir, de se désséquilibrer, et la note perd de sa pureté.

Je ne puis vous parler de Mme Cottet dans ce rôle de Madeleine. Il se borne à peu près au quatuor, et j'ai le regret le l'écrire, ce quatuor a été bien médiocrement chanté.

La partie chorale a été d'une exécution satisfaisante ; particulièrement le chœur syllabique des courtisans au second acte. Exécution fort convenable également à l'orchestre ; on voudrait cependant plus accentuée cette couleur bien sombre, si sinistre, de "la tempête au ciel," qu'y a jetée l'inspiration de Verdi.

En somme, œuvre de maître que *Rigoletto* ; pleine d'imagination, de flamme, qui tient toujours l'auditoire en éveil, en émoi. Elle a une toute autre vie que certaines ouvrages, vantés par les exclusifs modernes modernistes.

A certains moments, ces prétendues révélations musicales changent en dortoir une salle de spectacle ; et l'auditeur qui se réveille, la matinée, fait plaisir de beaucoup le prochain réfectoire—lisez restaurant—où il va se réconforter, se remettre de l'épreuve.

La journée d'aujourd'hui sera surabondamment remplie à l'Opéra et de façon fort aimable. Deux spectacles des plus attirants et qui ne peuvent manquer de réaliser double belle recette.

A la matinée, *les Huguenots*, dont je regrette de ne pouvoir indiquer la distribution.

Je sais seulement que le rôle de Valentine sera tenu par Mme Briard, et serais fort surpris si elle n'y produisait pas excellente impression.

Je crois l'avoir déjà écrit, rien ne lui manque pour y réussir ; qu'elle y donne pleine liberté au sentiment dramatique qui est en elle et la partie sera sûrement gagnée.

Le soir *La Fille du Régiment*—la distribution ne m'en est point parvenue ; le spectacle sera terminé par *Les Mousquetaires au Couvent*, dont tous les joyaux sont bien gardés, on ne l'a pas oublié.

Tous connaissent *la Fille du Régiment*—partition intéressante, d'un bout à l'autre ; qu'on l'ait entendre, ne fat-ce que pour l'air si justement populaire du second acte : *Salut à la France !*

Quant aux *Mousquetaires au Couvent*, ce sont trois actes égrillards, s'il en est, très finement tournés et très joyeusement joués ici. Ils sont du goût de tout le monde ; spécialement surtout du spectateur smogatillé, bon vivant, du dimanche ; celui qui dîne dru, boit sec, et s'émeche parfois, surtout depuis la fameuse loi du dimanche contre laquelle il proteste ainsi.

Mardi, *le Barbier de Séville*.

On me prie d'annoncer que désormais la soirée du mercredi sera consacrée à l'opérette et à l'opéra-comique.

Mercredi prochain, *Josephine vendue par ses parents*, tous les succès qu'y obtenait, il y a deux saisons, Mme Playmoreau. Elle est bien décidée à le reprendre.

Le rideau vient de tomber sur le dernier acte de *Faust*.

J'aurai à vous parler—et ce sera un réel plaisir—de cette intéressante soirée qui a été l'une des meilleures de Mlle Martini de MM. Merrit, Cesto ; j'aurai à vous dire que l'opérette y a un peu fait des siennes et marché sur les plates-bandes de l'Opéra ; que... Mais pardon, cher lecteur, il est deux heures ce matin et je reprendrai, mardi ou mercredi, ce Bulletin "à continuer," comme les romans feuilletons. Bonne nuit.

L. PLACIDE CANONGE.

MUSIQUE.—Nous recevons de M. Louis Grunewald & Cie l'envoi suivant : *My own sweet little Rose*, romance avec chœur, de M. Banks Winter ; *First love*, schottische, par Marie McLane ; *Favorite Yorke*, M. H. Wehrmann ; *Fantaisie Galop*, du même ; *Chanson de Musette*, paroles de Henri Meilhac, musique de Francis Thomé.

—Nous recevons de M. L. V. Eckert deux compositions, piano et piano, *Tell me, sweet heart*, paroles et musique de U. A. White ; et *Out of sight*, galop de concert, par Frédéric E. White.

—Nous devons à la maison Junius Hart l'envoi de : *Dream of the flowers*, schottische par Jerentino Rosse.

## Musée-Théâtre.

Les bestiaux en réduction ; l'aliénatie humaine ; le panorama venant de Memphis—rien de l'Egypte—le thaumatrope du professeur Stendel ; des ponies australiens ; deux troupes comiques, voilà, entre autres, les attractions que porte actuellement l'affiche du Musée-Théâtre.

Prix d'entrée 10 cents.

## Théâtre St-Charles.

Voici de retour une soubrette dont le mérite est reconnu par tous les public où dont la nature même est essentiellement sympathique, nous voulons parler de Mlle Mattie Vickers. Elle revient à la Nouvelle-Orléans avec excellent bagage, deux pièces auxquelles elle doit des succès qu'on y compte plus : *Jacquine* et *Edelweiss*. La première sera jouée ce soir, lundi, mardi et mercredi, matin et soir ; la seconde jeudi, vendredi et samedi, en matinée, en soirée.

Mlle Mattie Vickers se fait remarquer non seulement par le jeu, mais encore par le chant et la danse. Elle a aussi la don d'imitation ; rien de plus ressemblant que ses portraits vivants du jour, de la manière d'Aimée, de Mme Modjeska et diverses autres actrices.

On annonce, pour le 23 novembre : *Held by the enemy*.

## Théâtre de l'Avenue.

Voilà un théâtre qui marche au succès d'une façon continue, sûre. Il n'est guère de soir que la gentille salle ne soit pleine ; la foule y est attirée par le bon choix des spectacles, des troupes et aussi par la modicité des prix.

Voici que nous est venue l'une de ces troupes, le Marlande Clarke Company, dont M. Norris Cowles est l'intelligent et courtois directeur, auquel nous souhaitons la réussite entière.

Cette réussite ne nous paraît point douteuse, d'ailleurs, en présence de la présente compagnie. Tous les journaux qui nous ont passé sous les yeux sont unanimes à en reconnaître la valeur. Elle est composée d'éléments solides ; sujets connaissant le théâtre depuis longtemps et elle a à sa tête M. Marlande Clarke, un comédien dont l'éloge n'est plus à écrire.

C'est dans *Dead Heart* qu'il fera ce soir son appartition sur la scène du Avenue Théâtre ; il s'y est taillé un rôle très remarqué et reprendra ici, dans cet ouvrage une série de succès. M. Marlande Clarke est au premier rang dans sa profession.

Immédiatement à côté de lui citons Mlle Florence Gerald—que nous remercions d'abord de sa tout aimable visite—et que nous recommandons ensuite, avec toute la presse américaine, comme comédienne de distinction. Sa réputation, déjà bien établie, ne fera que se continuer ici.

Au répertoire de cette troupe figure aussi *Edmund Kean* ; une adaptation peut-être du drame d'Alexandre Dumas : *Kean*.

Nous recommandons dans *Dead Heart* les costumes, la mise en scène, le décor de la Bastille et une scène de guillotine.

## Académie de Musique.

Aujourd'hui s'ouvre l'engagement d'une troupe dont les représentations seront régal pour tous, et surtout pour les dames et les enfants. Il s'agit de la compagnie que dirigent MM. Sheffer et Blakely. Elle vient de faire en tournée des Etats-Unis ; partout elle a reçu accueil excellent ; partout aussi, ce qui vaut mieux encore, elle a emporté bourse pleine, comme dit Figaro.

Cette troupe si bien recommandée joue une série de vaudevilles, mais vaudevilles tout spéciaux, écrits spécialement pour elle et où elle excelle, paraît-il.

Son engagement est d'une semaine que vraisemblablement l'on va trouver trop courte.

Dimanche 23 novembre : *Under the Gaslight*, par la troupe que dirige M. Arthur Rehan.

## Grand Opera House.

Nous appelons l'attention sur l'annonce du Grand Opera House ; on y donne ce soir la première de *Barbe Bleue jeune*, une pièce burlesque, musicale, montée à grands frais et dont les rôles sont tenus par une troupe de premier ordre. Elle arrive du Chicago Opera House, où elle a eu un succès long et brillant.

La pièce est d'une folie comique, et de plus on y voit un corps de ballet composé de ballerines, à la tête desquelles figure une danseuse de talent, Mlle Paris.

On parle surtout d'un ballet d'oiseaux et d'insectes supernaturel et rêglé. Ce sera le spectacle de la semaine entière.

**Mauvaise d'innocents.**—Nombreuses sont les victimes que font les *poisons*, soi-disant des calmants, tant prônés. Un enfant en dentition ne doit pas être ainsi sacrifié alors que pour $1 il peut acheter une bouteille de *Sirop Delabarre de 200 doses*, le grand remède français qui facilite le travail des dents et guérit les coliques infantam et la diarrhée. *Une goutte* sur les gencives apaise les douleurs, plusieurs applications guérissent l'enfant.

Les Rhumatismes, la Nevralgie, et les Catarrhes, cause par un sang appauvri, sont guéris par la Salsaparille d'Ayer.

Echos de l'anniversaire de la mort de Moltke.

On annonce que le sultan vient de décorer quatorze soldats et trois officiers, seuls survivants du combat de Nisib, où ils combattirent sous les ordres de Moltke.

On se rappelle qu'à Nisib le guerrier allemand fut abominablement battu par les troupes égyptiennes commandées par un officier français. On décora les soldats qui seul reçu une râclée sous ses ordres ; s'il avait été vainqueur, que leur donnerait-on ?

**Affaires municipales.**—Le Conseil Municipal se réunira mardi soir à 7 heures 30 en séance extraordinaire pour s'occuper d'ordonnances relatives aux finances et prendre des mesures au sujet de plusieurs contrats expirant avant la réunion du dernier mardi du mois.

M. Chas. Donnand a assermenté hier les neuf nouveaux policemen promus à ce grade par le Bureau de police.

**Deux braves agents.**—Sous ce titre ; et sous le pseudonyme "a disinterested spectator" le *Times-Democrat* publie une lettre dans laquelle un citoyen fait l'éloge des agents Davis et Wolling qui par leur courage et leur présence d'esprit ont aidé à éteindre un commencement d'incendie qui s'était déclaré enceigneure Erato et Annonciation et qui sans leur prompte intervention eut pu prendre un développement inquiétant.

La famée sortait par le toit de l'immeuble et les agents se voyant dans l'impossibilité de prévenir les locataires par suite de la fermeture des portes qui cernaient une barrière, défoncèrent une porte de cour et se sont précipités dans une chambre du premier étage, pleine de fumée et où les flammes commençaient à faire d'importants ravages. Ils ont saisi les objets qui brûlaient et les ont jetés par la fenêtre, et à l'aide de seaux d'eau ont presque complètement éteint les flammes avant l'arrivée des pompiers.

L'immeuble était habité par la famille Logan, absente à ce moment. On prétend, dit encore la lettre, que M. McElroy, commissaire du Police Board était présent ; s'il en est ainsi, il devrait compliimenter les deux agents qui le méritent, non parce qu'ils ont fait leur devoir, mais pour leur bravoure et leur intelligence. Au sujet de cette même affaire, on nous communique la lettre suivante :

Nlle-Orléans, 14 novembre 1890.

Jos. H. Hincks, Esq., vice-président du Police Board.

Monsieur,

En réponse à votre lettre dans laquelle vous me demandez des détails sur la conduite des deux agents de police à l'incendie de la rue Annonciation près Thalie, je dois vous dire que je m'y trouvai avec mes hommes, quelques minutes après qu'il eut été éteint par la police.

J'ignore les noms des agents ; mais je me fais un plaisir de vous assurer que ces agents ont montré beaucoup d'intelligence dans l'extinction des flammes, ce qui a évité de noyer l'immeuble et de donner une alarme d'incendie. Mon corps a été seul appelé par téléphone. Ce doit signaler ces preuves d'intelligence et de présence d'esprit. Le commissaire McElro, était présent et je suis persuadé qu'il confirmera ce que je dis.

Respectueusement.

A. KALINSKI,
Surintendant.

**Le plus gros arbre du monde**—Nous annoncions dernièrement que la California Envoyait en ce moment, à Chicago, en vue de l'Exposition de 1893, le plus gros arbre du monde, ayant à sa base 99 pieds de circonférence.

La Nouvelle Orléans, paraît-il, pourra bientôt contempler cette merveille. Nous recevons de M. Neal Van Doornum, l'agent de l'entreprise, une carte dans laquelle il nous apprend que le fameux trèque vient de partir de San Francisco, en destination de la Nouvelle Orléans. Il doit arriver ici dans une dizaine de jours. Des négociations sont entamées pour pouvoir faire ici une exhibition publique de ce géant des forêts. L'idée est juste ; une pareille merveille attirera évidemment la foule ici et ailleurs.

Un dentiste arrache par erreur, à un client, trois dents qui n'étaient pas gâtées du tout.

A la quatrième, il s'écrie victorieusement :

—Cette fois, c'est la bonne !

C'était encore vrai.

Elle était jeune, jolie et nerveuse.

Comme on lui demandait si elle fait au Théâtre-Français pour voir jouer *Athalie* :

—Je ne sais pas, répondit-elle, je suis un peu surexcitée en ce moment et s'il y a le moindre coup de revolver dans la pièce, j'aime mieux n'y pas aller !

Des enfants causent de l'avenir.

L'un voudrait être avocat, l'autre ambassadeur, etc.

—Moi, dit un troisième, en se redressant de toute sa petite taille, je voudrais être militaire, pour devenir général, et vivre de ma retraite.

Dernières nouvelles :

Une querelle a éclaté entre deux médecins connus.

On assure qu'un duel est résolu.

Ils se battront à l'ordonnance !!!

# CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 16 novembre 1890.—Indications : Pour la Louisiane : Plaies vents du nord-ouest.

Température du 15 novembre 1890.
Thermomètre de R. A. L. Olaussen, Opticiens No 143 rue du Canal.
Sauve Correspondant et Bernard.

| | Fahrenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 8 heures du matin | 70 | 21 |
| Midi | 80 | 27 |
| 3 P. M. | 78 | 26 |
| 6 P. M. | 74 | 23 |

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de l'état civil sans les dernières 24 heures.

Mariages.

Edwin M. Fuller à Mlle Mary M. Hayes.

Naissances.

Mme Paul A. Fernandez, un garçon.
Mme Chas. J. McGoey, un garçon.
Mme John H. Miller, un garçon.
Mme Bertrand Merlin, un garçon.
Mme Felice Rando, une fille.
Mme Giuseppe Todisco, une fille.
Mme Chas. M. Marrero, une fille.
Mme Wm Keyser, une fille.
Mme Gustave Bordese, une fille.

Décès.

Thos. Awas, 55 ans, rue Columbus, près Romain.
Inez Guérin, 4 mois, 373 rue Ste-Anne.
Annie Tracey, 3 jours, 44 rue Annunciation.
Mary Reed, 4 mois, 550 rue Julie.
Mary M. Vas, 9 mois, 115 rue Prytania.
Mathan G. Gunnagle, 21 ans, Algiers.
Serena Mike, 40 ans, Algiers.
Edward J. Clarke, 41 ans, 320 rue Bienville.
Charles Piakus, 9 mois, 389 rue Terpsichore.
Eugene Keyser, 19 jours, sous Lopez et Demazes.
Julia L. Reine, 7 mois, 43 rue Indépendance.
William Betz, 46 ans, sous Canal et Clairborne.
Miss Barbara Steele, 74 ans, 52 rue Trolière.
Berthe Paul, 3 ans, 228 rue Bourgogne.
Mary Harris, 22 ans, 533 rue Jackson.
Cliff E. Olsen, 9 mois, sous Washington et Rampart.

**Ventes immobilières.**—Liste des ventes faites à la Bourse des Encanteurs :

Par W. I. Hodgson & fils.

Fabrique de meubles de Siebrecht, $1075.
Cottage, 1700, rue Tchoupitoulas, $2,075.
Maison occupant Marais et Avenue Tulane, $1,725.

Par Baumgarden et Brüderserbe.

Boulangerie et habitation, rue Terpsichore, No 305, $1,325.

**Cour Civile de District.**—Vve Christine Pfaff contre la Louisiana Electric Light Company, en $15 000 de dommages pour la mort de son mari.

La même compagnie est attaquée en $6,000 par Hermes Blauk qui a été grièvement blessé par la faute de la compagnie.

La succession Chris Troekenbrood est ouverte.

Taille contre Monasterio—Annulation des poursuites.

Joe Fis